

G. — DÉMOGRAPHIE ET QUESTIONS SOCIALES MAROCAINES

IMMIGRATION DES TRAVAILLEURS

L'immigration des travailleurs est réglementée par le dahir du 20 octobre 1931. Aux termes de ce dahir, tout travailleur immigrant en zone française du Maroc doit être muni d'un contrat de travail préalablement visé par le service du travail à Rabat.

Les contrats sont visés soit à titre définitif, soit à titre temporaire.

Dans le courant du quatrième trimestre 1933, il a été visé, à titre définitif, 166 contrats au lieu de 194 pour le trimestre précédent. Cette diminution porte sur les immigrants recrutés par les établissements commerciaux et sur le personnel domestique.

OPÉRATIONS DE PLACEMENT

Office marocain de la main-d'œuvre

Statistique des opérations de placements effectuées pendant le 4^e trimestre 1933 et l'année 1933.

Le nombre de placements réalisés au cours du 4^e trimestre 1933 a été supérieur au chiffre des placements effectués durant le trimestre précédent (3.179 au lieu de 2.688). Il y a lieu de noter l'augmentation du nombre des demandes d'emploi non satisfaites (2.807 au lieu de 2.312) ainsi que du nombre des offres d'emploi non satisfaites (545 au lieu de 442).

Le nombre de placements effectués au cours de l'année 1933 a été très inférieur au chiffre des placements effectués en 1932 (14.633 au lieu de 21.789). De même une diminution très sensible des demandes d'emploi non satisfaites est enregistrée (11.474 au lieu de 14.730) ainsi que des offres d'emploi (2.206 au lieu de 3.942).

PALUDISME ET PLUVIOMÉTRIE AU MAROC.

Il faut pour que le paludisme se maintienne dans un pays, qu'il y ait, d'une part, des eaux de surface qui stagnent pendant un délai assez long pour permettre le développement de l'insecte transmetteur, l'anophèle, et que, d'autre part, les populations impaludées soient dans un état de détresse physique telle que l'hématozoaire, agent causal du paludisme, puisse apparaître fréquemment dans le sang périphérique des sujets at-

teints. Ainsi seulement peut se fermer le cycle : tout cas nouveau de paludisme est dû à la piqure d'un anophèle préalablement infesté en piquant un paludéen.

Aussi bien, tous les facteurs climatiques, hydrogéologiques qui multiplient les eaux de surface permettent la pullulation de l'agent transmetteur, l'anophèle, et par conséquent font augmenter le taux de l'endémie. Ce sont ces faits que nous voulons faire apparaître au cours de cette étude.

Au Maroc, il nous a été permis, en effet, d'observer depuis 1926 un flux et une décroissance de l'endémie palustre : épidémie grave et meurtrière en 1927 et surtout en 1928, éteinte en 1930. Or, ces flambées de paludisme ont coïncidé avec des pluies très importantes. Et il semble bien que seuls des facteurs climatiques aient joué, car il n'est pas possible d'attribuer l'apparition de cette épidémie à de grosses variations dans l'état général des populations autochtones dont le sort s'améliore lentement mais progressivement. Certes 1928 fut une année de disette pour les populations pauvres du Sud et fut marquée sévèrement durant l'hiver et le printemps au coin du typhus. Mais les répercussions de cette épidémie sur la poussée de paludisme de l'été de 1928, ont été à coup sûr de peu d'importance, car la soudure s'était faite entre temps et les récoltes furent très belles dans les régions précédemment déshéritées. D'ailleurs même les régions épargnées par le typhus en 1928 furent la proie d'un paludisme sévère.

Cette action de la pluie sur les recrudescences du paludisme est facilement explicable : les chutes d'eau très abondantes multiplient les « gîtes à anophèles ». Elles provoquent la formation de mares qui s'accumulent dans les points déclives du sol, là où le terrain est peu perméable ; elles déterminent des crues massives d'oueds ou de fleuves dont les débordements couvrent de vastes territoires qu'elles imbibent à la manière d'une éponge avant d'aller se collecter dans les points bas. Les eaux de ruissellement ne sont d'ailleurs pas les seules à craindre, car ces années-là même les nappes souterraines sourdent à la surface du sol sous forme de points d'eau inhabituels.

Mais l'épidémie de paludisme ne suit pas immédiatement au Maroc les chutes de pluie abondantes.

Toutes les saisons ne sont pas, en effet, également favorables au développement anophélien. L'insecte transmetteur ne pond guère sur les eaux stagnantes avant que la température ambiante n'ait atteint un certain degré et il faut attendre, en général, la fin du printemps pour voir éclore au Maroc les premières générations d'anophèles.

Or la pluviométrie montre régulièrement, dans notre région deux acmés, l'un *automnal* l'autre *printanier*. Ce dernier a évidemment plus d'importance que le premier puisqu'il conditionne les « gîtes » de printemps. Cependant, lorsque la fin de l'automne a été marquée d'une série de pluies abondantes et que les oueds ont débordé dans maintes régions, il peut rester à la saison chaude, pour minimales qu'aient été les pluies printanières, des gîtes à anophèles importants. Nous en avons la démonstration dans les graphiques ci-annexés.

Nous avons représenté sur ces tableaux, d'une part, les moyennes des pluviométries mensuelles groupées par bassins : versant atlantique nord (bassin du Sebou et de ses affluents, bassins des fleuves côtiers jusqu'à la latitude de Mazagan); versant atlantique sud (bassin de l'Oum-er-Rebia, du Tensift jusqu'à l'Atlas); versant oriental (Moulouya et ses affluents).

Nous avons groupé, d'autre part, les chiffres mensuels des paludéens venus aux consultations des hôpitaux et des infirmeries indigènes, ou soignés dans le bled par les équipes volantes, ces nombres étant eux-mêmes répartis dans les bassins géographiques décrits ci-dessus.

Nous avons réuni, dans les tableaux ci-après, les chiffres mensuels des hauteurs moyennes de pluie et des consultations dans les formations sanitaires fixes ou mobiles (versant atlantique nord).

Mais mieux que les chiffres les graphiques montrent que les années 1926-1927 et 1927-28 (1^{er} tableau) furent extrêmement pluvieuses, puisqu'on enregistra respectivement en décembre 1926 235 ^m/_m, en décembre 1927, 262 ^m/_m dans le versant atlantique nord. Ces deux années furent des années de paludisme, surtout 1928.

Il ne nous a pas été possible pour ces deux ans de donner des nombres absolument exacts, mais nous savons que 1928 fut une année meurtrière et que tout le Maroc fut atteint à la fois par les ravages d'un mal qui décimait la main-d'œuvre indigène et les populations rurales. Les villes elles-mêmes ne furent pas épargnées, et l'on vit à Rabat, à Casablanca, à Meknès, des citadins terrassés par la fièvre. Les répercussions économiques de la maladie furent considérables et il n'est pas possible de chiffrer les sommes qui furent perdues par les colons qui ont vu pourrir des récoltes magnifiques qu'ils ne pouvaient engranger, par les entrepreneurs et les industriels qui ne pouvaient recruter leur main-d'œuvre même à prix d'or.

Durant l'été 1927, l'acmé se produisit en août, les terres imbibées par les pluies hivernales avaient laissé subsister les reliquats des pluies de printemps modérées, et l'épidémie s'éteignit en novembre. En 1928, le réservoir de virus s'était accru de tous les impaludés de 1927 : novembre et décembre furent très pluvieux (165-262 ^m/_m) dans le versant atlantique nord. Les fleuves débordèrent et en particulier le Sebou qui inonda une grande partie de la plaine du

Rharb. Les travaux d'assainissement qui permettent aujourd'hui d'assurer en grande partie l'écoulement des eaux n'existaient pas encore. Mars, avril et mai enregistrèrent des pluies très supérieures aux moyennes habituelles et dès juin éclata une épidémie meurtrière liée étroitement à la multiplication des gîtes de surface. Par myriades, dans tous ces points d'eau nouveaux (larges merjas du Rharb, dayas de la Chaouïa, lagunes côtières, flaques résiduelles des oueds), les anophèles pondirent et, dès juillet, des milliards de moustiques nés de cette eau stagnante, purent s'infester en piquant les paludéens chroniques dont le nombre avait augmenté depuis 1927, et propagèrent dans toutes les zones du Maroc la fièvre et quelquefois la mort.

Certes, pour interpréter la virulence de cette épidémie d'autres données interviennent dont certaines (virulence du germe, génie épidémique) nous sont encore mal connues, mais son intensité est facilement explicable à la simple lecture de la courbe pluviométrique.

En 1929-30, les pluies furent heureusement moins abondantes. La campagne énergique menée par la direction de la santé et de l'hygiène publiques, les traitements multipliés, la large diffusion de la quinine permirent d'enrayer les méfaits d'un mal dont l'extension était cependant à prévoir à cause du nombre accru de paludéens et de l'imbibition des terres plus grande que les ans précédents (cf. la Tunisie où l'épidémie a été plus meurtrière et plus grave en 1932 qu'en 1931 qui fut l'année des inondations).

D'autre part, les travaux publics avaient réalisé d'immenses travaux d'assainissement destinés à écouler les eaux de surface. Au cours des trois années suivantes les pluies furent de faible importance et bien qu'en 1932 les chutes de printemps aient été plus abondantes que normalement, il ne s'ensuivit pas d'épidémie. Les paludéens chroniques, qui en 1928 et 1929 avaient appris les bienfaits de la quinine, vinrent se faire soigner régulièrement dans les formations sanitaires indigènes, et le cycle du paludisme poursuivit son cours normal : acmé en août et dégression durant les mois d'hiver.

L'augmentation du chiffre consultants n'était plus due à une exacerbation de la maladie, mais à une pénétration médicale dont l'indigène ressentait les bienfaits.

Cette concordance régulière entre la *pluviométrie* et le chiffre des *paludéens* que nous avons retrouvée au cours de ces dernières années, ne doit pas cependant nous faire désespérer de l'avenir. Nous ne pensons pas que cet effet à retardement de la pluviométrie sur l'apparition des épidémies de paludisme, qui a été la règle dans le passé, doive encore être considérée comme la règle pour l'avenir. Loin de là, nous avons des raisons d'espérer.

L'eau n'est pas dangereuse en elle-même au Maroc. Seule l'eau qui dort est une eau de mort. Mais la main de l'homme modèle la surface du sol et fait courir les eaux.

